

Dernier dimanche après la Pentecôte

Il ne serait pas honnête de quitter ce mois de novembre, tout spécialement consacré à la méditation des fins dernières, sans qu'une prédication ne dise tout de même un mot de la réalité de l'enfer qui, malheureusement, depuis le péché originel, s'est invité, en compagnie de la mort, dans le concert des fins dernières...

Les années précédentes, j'ai essayé de vous montrer comment cette vérité de foi était compatible avec l'ensemble de la doctrine catholique, et notamment avec l'enseignement du Christ et de la sainte Bible sur la bonté et la miséricorde du Seigneur. Je n'y reviendrai pas aujourd'hui, m'attachant moins en ce jour à évoquer le Comment que le Quoi, c'est-à-dire à rappeler brièvement ce qu'est l'enfer, ces « ténèbres extérieures », cette « géhenne de feu » auxquelles le Christ Jésus renvoie à plusieurs reprises dans sa prédication évangélique.

L'enfer est ainsi défini par le Catéchisme de l'Eglise Catholique, paru en 1992 : « Mourir en péché mortel sans s'en être repenti et sans accueillir l'amour miséricordieux de Dieu, signifie demeurer séparé de Lui pour toujours par notre propre choix libre. Et c'est cet état d'auto-exclusion définitive de la communion avec Dieu et avec les bienheureux qu'on désigne par le mot "enfer". » Fruit de mon choix libre et mauvais, tragiquement libre et tragiquement mauvais, l'enfer se présente donc comme le prolongement éternel de ce péché mortel – offense grave à la volonté de Dieu, pleinement consciente et pleinement acceptée - que la mort est venue définitivement sceller.

« Définitivement » car rappelons-le : l'enfer est éternel et cette dimension d'éternité est sans aucun doute l'un des aspects les plus dramatiques, les plus terribles de la perte dans la géhenne. En effet, sur cette terre, nous sommes prêts à supporter les plus vives douleurs si nous savons que cette souffrance n'est que pour un temps ; en revanche que vienne l'incertitude sur la durée de l'épreuve et nous sentons alors notre résolution chanceler et faillir. Que penser dès lors d'un malheur qui dure toujours, d'un lieu où, comme le dit Dante, « ceux qui entrent doivent laisser toute espérance »...

L'enfer est une « éternité de malheur ». Pourquoi ? Non parce que Dieu y aurait préparé des petites marmites bouillonnantes pour les damnés (gardons en mémoire que Dieu jamais ne damne qui que ce soit ; c'est l'homme qui se damne lui-même) mais parce que, précisément, l'amour de Dieu ne s'y exerce pas. Rappelons-nous : l'enfer est le fruit éternel du péché mortel. Or, le péché mortel consiste précisément à se détourner radicalement de Dieu qui est source de tout amour et de tout bien ; l'enfer est l'état éternel de l'homme ou de l'ange qui s'est librement coupé de la source de son bonheur. Ainsi puisque tout bonheur, tout amour est absent des ténèbres extérieures où il n'y a plus que « pleurs et grincements de dents », comment l'enfer pourrait-il être autre chose qu'« une éternité de malheur », de haine, de souffrance et de cris, au milieu de laquelle il est inutile de compter sur les démons pour apporter je ne sais quel soulagement ou réconfort. Ils ne nous ont jamais aimés.

Soyons d'ailleurs très clairs sur la racine de la damnation qu'est le péché mortel. Les scrupuleux se diront vite que le moindre de leur péché est sans doute grave, tandis que les plus laxistes penseront qu'il n'y a pas de péché mortel tant qu'ils ne se révoltent pas ouvertement contre Dieu. Rappelons-leur que le péché grave n'est pas nécessairement la haine délibérée de Dieu. Le refus, délibéré et pleinement accepté, de faire la volonté de Dieu dans un domaine grave et important de ma vie constitue déjà un péché mortel car ce refus librement et murement posé, détruit en moi la vie de Dieu. Sachons donc rester lucides et tenir l'équilibre : on ne commet pas de péché mortel sans le vouloir, comme par hasard. Non ! Mais ne pensons pas non plus que le péché grave serait réservé à des êtres ignobles et terribles. La vigilance est en ce domaine la plus sûre des assurances.

Certains trouveront cette homélie bien lugubre et elle le serait effectivement si l'enfer était une fatalité contre laquelle on ne peut rien ou une maladie qui frappe au hasard. Mais tel n'est pas le cas ! Cette vie nous est donnée pour choisir et bien choisissons ! Et choisissons bien ! Si nous sommes dans la bonne voie, tenons ferme ; si nous sommes dans la mauvaise, rebroussons chemin car Dieu, jusqu'au dernier instant, tient grande ouverte la porte de sa miséricorde ; et, non content de se tenir à la porte, Il vient nous chercher, nous secouer, nous saisir. Par de multiples et incessantes grâces invisibles, frappant dans le secret, à l'entrée de notre cœur ; par la grâce largement ouverte du sacrement

de pénitence et de réconciliation. C'est l'enfer qu'il faut tenir à distance, non le Bon Dieu.

Abbé Jean-Baptiste Moreau